

CONTES ET LÉGENDES DU MORBIHAN¹

X

L'OS QUI CHANTE

 y avait une fois une mère de famille pauvre qui avait deux enfants, un fils et une fille ; elle les envoya glaner du bois mort et promit une belle pomme rouge à celui qui arriverait le premier et aurait le plus gros fagot. Le garçon, qui était le plus fort, était aussi le plus paresseux ; il resta à flâner et à regarder les écureuils sauter d'un arbre à l'autre. Pendant ce temps la petite fille réunissait ses brindilles et poussa un cri de victoire en liant son fagot ; le garçon, dépité en pensant à la récompense qui allait lui échapper, lia sa sœur à un arbre, prit son bois et revint prestement à la maison. Sa mère lui dit : — « Tu es le premier, viens prendre la pomme qui est dans le bahut. » Le bahut était profond, la mère l'ouvrit et l'enfant se pencha beaucoup pour saisir la pomme, en ce moment la mère laissa le couvercle tomber brusquement et cassa net le cou de l'enfant.

Lorsque la petite fille revint, il était près de midi, un passant l'avait déliée. Sa mère la gronda, elle voulut accuser son frère. — Laissez cela, dit la mère, et faites plutôt du feu sous la soupe. Et quand le feu flambait, elle entendait une voix qui disait : — Petit feu ma sœur, petit feu, vous faites bouillir mon sang ! — « Ma mère où est mon frère ? — Il est sorti. — Non, il parle, il est dans le feu ! — Allons taisez-vous, sottie, et allez jouer dans le verger ».

Lorsque la soupe fut prête la petite déclara qu'elle n'avait pas faim et qu'elle n'en mangerait pas. La mère ayant fait le panier, envoya l'enfant porter de la soupe et de la viande à son père qui travaillait sur la route. En chemin elle fit la rencontre d'une bonne petite vieille, (c'était la vierge Marie) qui lui dit : « Mon enfant ne goûtez pas de ce que vous portez, et lorsque votre père rejettera les os, ramassez-les très soigneusement et allez les laver dans la fontaine de la Vierge. » Et le père lorsqu'il dînait disait à l'enfant : — As-tu diné, petite ? — Non, père. — Hé bien, mange un morceau de viande, elle est tendre et bonne. — Non merci père, je n'ai pas faim. Quand le repas fut fini elle ramassa tous les os dans son tablier, et s'en fut à la fontaine. Elle les lavait bien blancs, bien blancs, et les posait sur

1. Cf. t. XVI, p. 393, une autre version du Morbihan, et sur ce thème, le t. VIII, p. 129 et suiv.

une pierre auprès d'elle et, les voyant s'envoler l'un après l'autre, elle les suivait des yeux en pleurant. Et le soir, lorsqu'ils furent réunis et qu'ils prièrent avant de se coucher, ils entendirent une voix qui disait : « Ma mère m'a tué elle ira en enfer, mon père m'a mangé, il ira en purgatoire, ma sœur a obéi elle ira en paradis ».

LUCIE GUILLAUME.

XI

JEAN-LOUIS

Depuis sa tendre enfance, Jean-Louis était domestique dans la même ferme ; il avait d'abord gardé les vaches et en grandissant son maître lui avait confié des travaux plus importants.

Fort intelligent, il était apprécié de toutes ses connaissances, sa conduite était excellente et vers l'âge de vingt-cinq ans il devint célèbre à vingt lieues à la ronde par sa force et son adresse.

Dans les pardons, personne ne pouvait rivaliser avec lui pour la lutte, pour la course et surtout pour le jeu de boules. Corentin, son maître, un riche fermier, n'aurait voulu s'en séparer à aucun prix, car Jean-Louis était devenu un domestique parfait. Cependant le pauvre garçon n'était pas heureux, il était amoureux fou de la fille de la maison, jeune personne très avenante, grande, jolie, avec la peau rose et fraîche, et douée d'un cœur excellent.

Elle s'appelait Anne-Marie. Celle-ci n'était pas sans s'apercevoir de toute les prévenances dont elle était l'objet et écoutait avec plaisir les doux propos que son amoureux lui tenait dans la simplicité du cœur. Mais tous deux comprenaient parfaitement que jamais les parents de la jeune fille ne consentiraient à les unir.

Corentin, le père d'Anne-Marie, vivait largement du produit de sa ferme et était considéré dans le pays comme jouissant d'une grande aisance, mais il était un peu fier et n'avait de considération que pour les gens riches, c'est-à-dire pour les gens ayant une fortune égale ou supérieure à la sienne.

Ce qui désolait Jean-Louis, c'est que sa jeune maîtresse avait vingt ans et était l'objet de recherches nombreuses. C'était un défilé de prétendants fortunés, souvent très prétentieux et très sots, mais bien reçus quand même des parents de la jeune fille.

Souvent le dimanche il y avait table ouverte et Jean-Louis, relégué à la cuisine, ne mangeait plus. Il s'en allait ces jours-là, seul, triste et maussade, se réfugier dans les champs, préférant s'éloigner de ces repas qui lui brisaient le cœur.

Anne-Marie l'aimait bien et s'efforçait de le consoler, mais elle